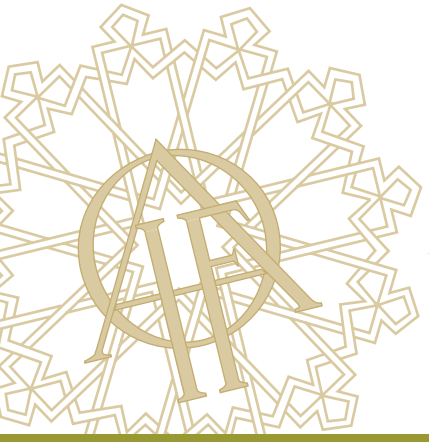
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 30 (1996), p. 21-40

Sophia Björnesjö

Quelques réflexions sur l’apport de l’arabe dans la toponymie égyptienne.

Conditions d’utilisation

L’utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l’éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l’éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d’Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l’Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d’Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d’archéologie orientale - Le Caire

Sophia BJÖRNESJÖ

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'APPORT DE L'ARABE DANS LA TOPONYMIE ÉGYPTIENNE

LA TOPONYMIE du paysage égyptien est un domaine relativement peu exploré pour l'histoire de l'Égypte et du peuplement de la vallée du Nil. L'analyse de la toponymie ne nous apporte pas de renseignements de manière directe sur la question de l'identité communautaire ; on ne peut pas d'emblée distinguer des villes ou des villages dont les noms nous renseignent sur l'appartenance communautaire de ses habitants à une époque donnée. On peut néanmoins repérer des caractéristiques qui permettent d'avoir une idée sur le moment de la création de tel ou tel village, ou sur l'arrivée de groupes de populations. Le conquérant arabe est arrivé dans un pays déjà marqué par une très longue histoire. Le pouvoir politique avait été, depuis neuf siècles au moins, entre les mains de maîtres « étrangers », des Ptolémées aux Byzantins. Ces diverses dominations étrangères, ainsi que l'incorporation de l'Égypte dans de plus vastes ensembles politiques et culturels (le monde hellénistique, l'Empire romain, puis byzantin) ont pu laisser des traces plus ou moins perceptibles dans le paysage toponymique égyptien. Mais l'élément « indigène », égyptien, appelé copte à l'époque byzantine, y est resté fortement dominant.

C'est donc un pays qui, malgré les influences extérieures qu'il a connues, a gardé une forte identité propre, et qui va être incorporé dans un empire musulman, dans une sphère culturelle arabe. La question que je vais aborder ici, est de savoir si l'on peut retrouver les traces du passage d'une Égypte encore très égyptienne [1], si l'on peut se permettre ce genre de pléonasme, à une Égypte *arabe*. Une Égypte, arabe, non seulement par ses centres urbains avec leur forte culture arabo-islamique, mais arabe jusque dans les coins les plus reculés de ses campagnes. Les premières listes fiscales détaillées dont nous disposons datent de six siècles après la conquête arabe (XIII^e siècle apr. J.-C.). Nous pouvons constater que le paysage rural est déjà fortement marqué par la présence arabe, même si le substrat anté-islamique reste important. C'est ce passage que j'essaie d'identifier et comprendre, à travers quelques exemples tirés de la toponymie de la vallée du Nil [2].

[1] J'utilise ici l'expression « identité égyptienne de l'Égypte », tout en étant consciente des polémiques que cet emploi suscite, pour toutes les époques. Rentrer dans ce débat m'éloignerait trop de la question qui me concerne principalement ici, alors je me contente de l'utiliser, un peu comme un postulat.

[2] Je traite de quelques aspects de ce sujet dans un article qui paraîtra dans l'ouvrage collectif résultant de la Table ronde portant sur les *Processus identitaires en Égypte* qui a eu lieu à l'IFAO en mars 1995.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

La toponymie égyptienne actuelle garde encore le souvenir des diverses cultures qui ont marqué l'histoire du pays. Les noms de certaines petites villes évoquent qui une lointaine divinité pharaonique (Damanhūr, de « la Ville de Horus »), qui un souverain antique (Ṭahṭā, « le Château de la Reine Tiy »), ou mythique (Baḥr Yūsuf [3]). D'autres toponymes rappellent que le grec a été présent comme langue administrative pendant de longs siècles (Abūtīğ [4], Būlāq [5], Burumbul [6]). La langue copte a laissé de fortes marques dans la toponymie (al-Fayyūm [7], Dayrūṭ [8]), l'arabe constituant l'apport le plus récent (avec, dans une certaine mesure, le turc). La conquête de l'Égypte par l'armée arabe du conquérant ʿAmr ibn al-ʿĀṣ a entraîné la venue puis l'installation de groupes arabes, d'abord dans les confins désertiques de la vallée du Nil, puis dans les zones de terres cultivées. Dans les siècles qui suivront, des tribus arabes continueront à venir d'Arabie, et des va-et-vient entre l'Égypte et le Maghreb s'intensifieront. Mon propos est d'essayer de faire parler la toponymie des campagnes égyptiennes sur la question des Arabes et leurs rapports avec le pays dans lequel ils s'installent petit à petit. L'arabe a marqué la toponymie égyptienne de plusieurs façons : parfois par l'arabisation, ou même la traduction, de termes non arabes, ou par la substitution d'un toponyme ancien par un nom arabe, les fondations plus récentes recevant le plus souvent dès le départ, des toponymes tout à fait arabes. Ainsi la toponymie égyptienne constitue une source non négligeable pour l'étude de l'histoire du paysage de l'Égypte et du peuplement de ses campagnes.

Plusieurs chercheurs spécialisés dans l'étude de l'Égypte ancienne se sont penchés sur les questions toponymiques [9]. Jean Yoyotte arrive quelquefois à rattacher certains toponymes à des contextes historiques précis grâce à une fine analyse historico-linguistique. L'exemple du toponyme *Ṣafṭ* [10] est très parlant : étymologiquement le mot dérive du copte, « *Sobt* », mur, muraille. Les installations des *Ṣafṭ* correspondent, d'après lui, à des petits fortins de défense, fondés par des seigneurs locaux, pour la plupart pendant la Troisième Période intermédiaire (IX^e^-VIII^e^ siècle av. J.-C.), période de la grande anarchie libyenne. Nombre des toponymes en *Ṣafṭ* sont situés dans des points stratégiques, frontières entre nomes, ou débouchés d'axes importants. Pour les toponymes en *Šubrā*, que l'on ne trouve que dans le Delta, Charles Kuentz montre qu'il s'agit là d'un terme copte emprunté à l'araméen (*t'ephrô,*

[3] Souvent, des monuments, des lieux, dont l'origine paraissait remonter « à l'origine des temps », ont en Égypte, été associés à Joseph, le prophète. Toute une légende sur le creusement du Baḥr Yūsuf sur les ordres de celui-ci, explique la formation de cette branche naturelle du Nil, et l'irrigation du Fayyoum. Parfois il y a confusion entre le Joseph biblique et Ṣalāḥ al-Dīn (Saladin), qui se prénommait également Yūsuf.

[4] Apothêkê.

[5] Philakê, « porte de garde ».

[6] Parémbolê, « ancien camp ».

[7] Ph-yôm, « le lac ».

[8] « Déversoir ».

[9] Par exemple A. Calderini, S. Sauneron, J. Yoyotte et G. Roquet.

[10] J. Yoyotte, « Études géographiques » in *Revue d'Égyptologie* 15, 1963, p. 87-119.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

kaphrå, «village») [11]. Yoyotte rattache leur apparition à celle de colonies syriennes de peuplement vers la fin de l'époque romaine ou à l'époque byzantine [12]. Ces deux exemples démontrent le grand intérêt d'une analyse linguistique et historico-géographique serrée. Une étude globale des problèmes posés par la toponymie en Égypte exigerait les connaissances d'un linguiste en égyptien ancien, en grec, en copte, en araméen, en berbère, en turc, et en arabe. Il est évident que pour les problèmes concernant l'Égypte pharaonique et gréco-romaine je me réfère aux travaux des spécialistes attitrés. Mon propos ici est de voir s'il est possible d'appliquer des analyses du même type aux toponymes arabes ou arabisés. Mon approche étant surtout celle de l'historien, je me baserai essentiellement sur les sources arabes du Moyen Âge, tout en me référant au paysage toponymique actuel. La toponymie constitue une des formes de sources que j'essaie d'exploiter pour tenter de repérer les changements qu'a pu connaître la campagne égyptienne dans les siècles qui ont suivi la conquête arabe. La rareté des sources pour les hautes époques m'amène à étudier la question sur une assez longue durée.

Les considérations qui suivent sont le résultat de réflexions et de comptages à partir de diverses listes de toponymes d'Égypte, allant du Moyen Âge jusqu'à nos jours. Les sources médiévales dont on dispose comportant des listes de toponymes, comme Ibn al-Ǧīʿān [13], Ibn Duqmāq [14], Ibn Mammātī [15], al-Nābulsī [16], les papyrus arabes, ou Yāqūt [17] étant de nature et de taille très variées, les analyses comparatives que nous pouvons en tirer n'auront jamais la valeur de véritables comptages statistiques. Néanmoins on peut repérer des tendances et faire un certain nombre de constatations par rapport à la fréquence ou la situation géographique de certains types de toponymes à certaines époques. Pour des époques plus récentes nous disposons d'ouvrages encyclopédiques comme celui de ʿAlī Pacha Mubārak [18], le dictionnaire géographique de Muḥammad Ramzī [19] et les recensements de la fin du siècle dernier [20] et de ce siècle [21].

[11] Ch. Kuentz, «Toponymie égyptienne», in *Bulletin de l'Institut d'Égypte* XIX, 1937, p. 219-221 et «Stratification de l'onomastique égyptienne actuelle» in *Troisième congrès international de toponymie et d'anthroponymie,* vol. II: *Actes et Mémoires*, Louvain, 1951, p. 295-297.

[12] J. Yoyotte, «Réflexions sur la topographie et la toponymie de la région du Caire» in *Bulletin de la société française d'égyptologie* 67, juin 1973, p. 27-35.

[13] Ibn al-Ǧīʿān, *Kitāb al-tuḥfa al-sanniyya*, édité par Maktabat al-Kulliyya al-Azhariyya, Le Caire, 1974.

[14] Ibn Duqmāq, *Kitāb al-intiṣār li wāsiṭat ʿaqd al-amṣār*, réédition de Dār al-Afāq al-Ǧadīda, Beyrouth, s. d.

[15] Ibn Mammātī, *Kitāb qawānīn al-dawāwīn*, édité par A.S. Atiyya, Le Caire, 1943.

[16] Al-Nābulsī, *Tārīḫ al-Fayyūm wa bilādihi*, édité par B. Moritz, publ. de la Bibliothèque khédiviale, vol. XI, Le Caire, 1899, réédition, Dār al-Jīl, Beyrouth, 1974.

[17] Yāqūt, *Muʿǧam al-buldān*, édité par Wüstenfeld, *Jacut's Geographisches Wörterbuch*, 6 vol., Leipzig, 1866-1873.

[18] ʿAlī Pacha Mubārak, *Al-ḫiṭaṭ al-ǧadīda al-tawfīqiyya li Miṣr al-Qāhira*, 20 vol., Būlāq, 1899.

[19] Ramzī, Muḥammad Bey, *Al-qāmūs al-ǧuġrāfī lil-bilād al-Miṣriyya min ʿahd qudamā' al-Miṣriyyin ilā 1945*, 5 vol., Le Caire, 1953-1954.

[20] *Recensement général de l'Égypte*, tome II, ministère de l'Intérieur, Le Caire, 1885.

[21] *The Census of Egypt taken in 1917*, vol. I, Ministry of Finance, Le Caire, 1920. L'OUCC (l'Observatoire urbain du Caire contemporain) du CEDEJ a établi une liste informatisée qui comporte la totalité des communes d'Égypte (*nāḥiya*) d'après les derniers recensements.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans un premier temps, j'ai établi une classification très simple, en toponymes arabes et toponymes non arabes. Par toponymes non arabes j'entends tous ceux qui étymologiquement ne se rattachent à aucune racine arabe, ni à des noms propres (tribus, anthroponymes) arabes. Cela comprend des toponymes dont l'origine étymologique peut être le copte, le grec, l'égyptien ancien, ou une autre langue tel l'araméen, ou le berbère. Dans ce groupe on peut distinguer plusieurs sous-groupes dont je ne me préoccuperai pas ici [22]. Par toponymes arabes j'entends tous les toponymes qui se rattachent à des racines arabes attestées ou à des noms de tribus arabes, ou à des noms propres (anthroponymes). Se pose tout de suite le problème de toponymes qui comportent deux éléments, un qui se rattache au groupe purement non arabe, et l'autre au groupe arabe (Minyat al-Naṣr, Nazlat Iqfahaṣ, Munša'at Sanhūr, par exemple). Par ailleurs, il reste toujours un petit nombre de toponymes pour lesquels il est difficile de déterminer s'ils appartiennent à tel groupe ou à un autre. Donc nous nous retrouvons avec quatre groupes: les toponymes arabes, les toponymes non arabes, les toponymes que j'appelle « mixtes » et les incertains.

Présentons tout d'abord quelques comptages dans les listes actuelles des communes d'Égypte. J'ai pris des exemples dans la vallée du Nil et dans le Delta, deux dans le Delta (al-Minūfiyya et al-Ġarbiyya), deux en Moyenne-Égypte (Banī Swayf et al-Minyā) plus le Fayyoum. Certes, une quantité importante de toponymes nous échappent si on se base sur les communes actuelles (les *nāḥiya)* puisque un grand nombre de hameaux, de lieux non habités à la limite du désert, n'apparaissent pas. En revanche pour les proportions cela importe peut-être peu, puisque le même problème se pose pour les sources médiévales dont nous disposons. Cela donne:

Banī Swayf:

158	toponymes arabes	68,39 %	(176 arabes + mixtes, 76,19 %)
51	non arabes	22,07 %	
18	mixtes	7,79 %	(69 non arabes + mixtes, 29,87 %)
4	incertains		
total: 231			

Al-Fayyūm:

104	toponymes arabes	54,73 %	(113 arabes + mixtes, 59,47 %)
71	non arabes	37,36 %	
9	mixtes	4,73 %	(80 non arabes + mixtes, 42,10 %)
6	incertains		
total: 190			

[22] Les toponymes en Mīt, Minya, Ṣafṭ, Šubrā, Ṭahṭā, Ṭūḫ par exemple.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Al-Minyā :

211	toponymes arabes	61,15 %	(259 arabes + mixtes, 75,07 %)
75	non arabes	21,73 %	
48	mixtes	13,91 %	(123 non arabes + mixtes, 35,65 %)
11	incertains		
total : 345			

Al-Minūfiyya :

154	toponymes arabes	48,27 %	(218 arabes + mixtes, 68,33 %)
92	non arabes	28,84 %	
64	mixtes	20,06 %	(156 non arabes + mixtes, 48,90 %)
9	incertains		
total : 319			

Al-Ġarbiyya :

154	toponymes arabes	46,95 %	(235 arabes + mixtes, 71,64 %)
86	non arabes	26,21 %	
81	mixtes	24,69 %	(167 non arabes + mixtes, 50,91 %)
7	incertains		
total : 328			

Dans les cinq exemples les toponymes arabes représentent une forte proportion : plus de la moitié en Moyenne-Égypte, un peu moins de la moitié dans le Delta. Mais si l'on retourne la question, on peut dire que l'élément toponymique non arabe, donc *a priori* antérieur à la conquête arabe de l'Égypte, reste très présent dans la toponymie actuelle, surtout si l'on tient également compte de ce que j'appelle les cas « mixtes ». Même s'il est impensable de parler des « campagnes immuables de l'Égypte éternelle », on constate que pour nombre de bourgades et villages de la vallée du Nil, la toponymie conserve encore le souvenir du passé « pré-islamique » de leur histoire. Parfois il ne reste de ce passé lointain que le souvenir dans le toponyme. Ou parfois, au contraire, un toponyme ancien aura disparu au profit d'un toponyme arabe qui suggère par son sens un établissement ancien.

Faisons un bond dans le temps pour passer directement aux sources médiévales [23]. La province du Fayyoum fera l'objet d'un comptage semblable, car nous disposons pour cette province, de sources assez détaillées. En effet, la source la plus parlante est celle d'al-Nābulsī, fonctionnaire de l'état ayyoubide qui séjourna dans la province dans les années 641-642/1244-1245, et

[23] Je suis consciente du hiatus causé par le fait que je néglige ici d'examiner de près les sources de l'époque ottomane, ainsi que celles portant sur l'Égypte du XIX^e siècle.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

qui composa un rapport détaillé sur l'état de la province, ses villes et villages à l'intention du sultan Ṣāliḥ Nağm al-Dīn Ayyūb. Dans cet ouvrage nous avons donc la totalité des unités fiscales à une époque donnée. D'autres sources, comme Ibn Mammātī (début VII[e] s./début XIII[e] s.), et Ibn al-Ğīʿān (IX[e] s./XV[e] s.) nous donnent également des listes, mais moins détaillées que celles d'al-Nābulsī. À titre de comparaison, je présente des comptages semblables d'après les sources disponibles, pour deux autres provinces, une du Delta (al-Minūfiyya) et une autre de la Moyenne-Égypte (al-Ašmūnayn) [24].

Al-Fayyūm :

d'après Ibn Mammātī :

13	toponymes arabes	21,31 %	(20 arabes + mixtes, 32,78 %)
35	non arabes	57,37 %	
7	mixtes	11,47 %	(42 non arabes + mixtes, 68,85 %)
6	incertains		
total : 61			

d'après al-Nābulsī :

92	toponymes arabes	38,49 %	(129 arabes + mixtes, 53,97 %)
110	non arabes	46,02 %	
37	mixtes	15,48 %	(147 non arabes + mixtes, 61,50 %)
total : 239			

d'après Ibn al-Ğīʿān :

29	toponymes arabes	28,15 %	(43 arabes + mixtes, 41,74 %)
54	non arabes	52,42 %	
14	mixtes	13,59 %	(68 non arabes + mixtes, 66,01 %)
6	incertains		
total : 103			

Al-Minūfiyya :

Ibn Mammātī :

10	toponymes arabes	10,86 %	(34 arabes + mixtes, 36,95 %)
58	non arabes	63,04 %	
24	mixtes	26,08 %	(82 non arabes + mixtes, 89,13 %)
total : 92			

[24] Certes, une comparaison sur uniquement trois provinces ne permet pas réellement un travail d'analyse approfondi, mais il s'agit ici surtout d'évoquer des tendances, sans trop alourdir l'exposé.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ibn al-Ǧī'ān :

32	toponymes arabes	25 %	(63 arabes + mixtes, 49,21 %)
65	non arabes	50,78 %	
31	mixtes	24,21 %	(96 non arabes + mixtes, 75 %)

total : 128

Al-Ašmūnayn :

Ibn Mammātī :

16	toponymes arabes	17,02 %	(38 arabes + mixtes, 40,42 %)
56	non arabes	59,57 %	
22	mixtes	23,40 %	(78 non arabes + mixtes, 82,97 %)

total : 94

Ibn al-Ǧī'ān :

31	toponymes arabes	29,80 %	(48 arabes + mixtes, 46,15 %)
56	non arabes	53,84 %	
17	mixtes	16,34 %	(73 mixtes + non arabes, 70,19 %)

total : 104

Ibn Duqmāq :

42	toponymes arabes	33,87 %	(62 arabes + mixtes, 50 %)
62	non arabes	50 %	
20	mixtes	16,12 %	(82 mixtes + non arabes, 66,12 %)

total : 124

Il est clair que sur des quantités aussi peu importantes il est délicat de tirer des conclusions. Mais nous pouvons tout de même faire quelques constatations. Ibn Mammātī ne donne pas une liste très longue, les toponymes qu'il cite sont probablement ceux des bourgades et villages les plus importants (d'un point de vue fiscal), ou les plus connus. Comme le pourcentage des toponymes non arabes est toujours le plus élevé on peut penser que les anciens chefs-lieux, antérieurs à la conquête arabe, constituent encore les noyaux les plus dynamiques. La même tendance subsiste deux siècles plus tard, chez Ibn al-Ǧī'ān dont l'ouvrage reprend les listes des cadastres de 697/1298 (al-rūḳ al-Ḥusāmī) et de 715/1315 (al-rūk al-Nāṣirī), alors que le nombre de toponymes y est plus élevé que chez Ibn Mammātī. L'ouvrage d'al-Nābulsī en revanche, qui donne des listes très détaillées avec une quantité importante de toponymes pour le Fayyoum, fait apparaître d'autres proportions : les toponymes arabes sont à peine un peu moins nombreux que les non arabes. À la fin du XIII^{e} siècle le nombre de villages « récents » semble une caractéristique importante du paysage du Fayyoum, et la présence de tribus arabes est déjà forte. Mais le Fayyoum doit être considéré comme un cas à part. Cette oasis, avec son régime d'irrigation pérenne particulier, a constitué un point de passage important entre le Delta et la Haute-Égypte, entre la vallée du Nil et la côte

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

cyrénaïque, entre la vallée du Nil, les pistes africaines menant vers les oasis, et l'Afrique occidentale. Cette position-clé peut expliquer que l'implantation arabe semble déjà dense et bien ancrée, dès l'époque ayyoubide.

Malheureusement, pour d'autres provinces, nous ne disposons pas de sources aussi détaillées pour les mêmes époques. Les listes d'Ibn Mammātī (également de l'époque ayyoubide) sont beaucoup plus succinctes (72 toponymes pour le Fayyoum, contre environ 220 chez al-Nābulsī), il n'est donc pas possible de faire des comparaisons aussi détaillées sur la fréquence du toponyme arabe dans les autres provinces par rapport au Fayyoum. On ne peut que constater qu'au XIII^e^ siècle un fonctionnaire de l'État relève d'assez nombreux toponymes arabes dans le Fayyoum. Une confrontation rapide avec les chiffres d'une province du Delta (10,8 % à l'époque ayyoubide, 25 % dans les sources mameloukes) et celles d'une province de la Moyenne-Égypte (17 %, puis 29,8 et 33,8 %) montre que le toponyme arabe apparaît plus tôt et plus massivement dans le Fayyoum (21,3 %, puis 28 %) que dans les deux autres exemples donnés. Par ailleurs il est fort intéressant de noter qu'une province du Delta garde jusqu'au XIV^e^ siècle au moins une assez forte proportion de toponymes non arabes (50,7 % de toponymes non arabes et 75 % de mixtes), alors que le Delta a été massivement islamisé plus tôt que la Haute-Égypte [25]. Une pénétration assez marquée de l'élément arabe dans le paysage ne dénote donc pas forcément une plus forte islamisation.

D'une manière générale, on peut également remarquer que six siècles après la conquête arabe (au XIII^e^ siècle donc), le monde rural comporte un nombre élevé de toponymes arabes, ou mixtes (de 10,8 à 38,5 %). L'incorporation de l'Égypte dans le domaine arabo-musulman a marqué le paysage bien plus fortement, semble-t-il, que ne l'avait marqué la présence grecque pendant une période au moins aussi longue. Le substrat autochtone n'a pas disparu, loin de là, mais il a fréquemment été associé à l'arabe pour former un ensemble que l'on pourrait qualifier d'arabo-égyptien.

Dans le processus identitaire de tout un pays, la question toponymique nous fournit un certain nombre d'indices concernant ce lent passage. Ce sont ces indices que je vais essayer de traquer dans les analyses des groupes de toponymes à première vue, typiquement arabes. Pour mieux cerner l'apparition des toponymes arabes, j'ai essayé d'établir une sorte de classification de ceux-ci pour ensuite mieux les repérer dans les sources médiévales. J'ai dans un premier temps repéré les toponymes avec une composante arabe comme *Kafr, Nazla, Munša'a* par exemple. J'ai fait des comptages pour avoir une idée des proportions ; encore une fois, il ne s'agit pas ici de statistiques mais plutôt de commentaires sur des tendances qui se dessinent.

[25] Voir I.M. Lapidus, « The conversion of Egypt to Islam » in *Israel Oriental Studies* II, 1972, p. 248-262, et J.-Cl. Garcin, *Un centre musulman de la Haute Égypte médiévale : Qūṣ*, IFAO, Le Caire, 1976 et *id.* « L'arabisation de l'Égypte » in *Revue de l'occident musulman et de la méditerranée*, n° spécial, *Monde Arabe, migrations et identités* 43, p. 130-137, Aix-en-Provence, 1987.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

KAFR :

Il s'agit d'un terme dans lequel on trouve la notion de village ou hameau dépendant d'une localité voisine plus importante. Chez les auteurs médiévaux qui donnent des listes cadastrales de villes et villages on rencontre fréquemment des localités mentionnées avec leurs *kufūr* sans que ceux-ci soient explicitement nommés. Parfois un toponyme antique a pu être arabisé par l'intermédiaire du terme *Kafr* [26]. Pour certains toponymes la composante *kafr* a été rajoutée à un noyau initial, souvent non arabe ; il s'agit probablement d'un hameau qui s'est créé près d'un village déjà existant [27]. Au IX^e^ siècle, on trouve mention d'un *Kafr Dayr Šanūda* dans un papyrus arabe [28]. On devine ici l'arrivée d'un groupe d'Arabes qui se sont installés, peut-être à la lisière du désert [29] près des terres d'un monastère, Dayr Šanūda, et dont le hameau fut appelé du nom du monastère. Peut-être les habitants même de cette petite installation le nommaient-ils autrement (d'après leur tribu, ou leur *Šayḫ* par exemple), mais le nom qui fut employé par les administrateurs du fisc est celui de l'ancien monastère copte.

Le toponyme en *Kafr* apparaît chez Ibn Mammātī [30] le plus souvent formé avec un toponyme déjà existant, non arabe [31]. Entre Ibn Mammātī, Ibn Duqmāq [32] et Ibn al-Ǧīʿān [33] on perçoit une petite évolution vers l'utilisation plus fréquente d'un nom purement arabe associé au terme *Kafr*. Les toponymes en *Kafr* qui ont reçu le statut d'unité fiscale augmentent. Le dictionnaire géographique de Muḥammad Ramzī nous apprend qu'un grand nombre de communes (*Nāḥiya*) en *Kafr* ont reçu ce statut au XIX^e^ ou au XX^e^ siècle, alors que le hameau existait depuis un certain temps déjà.

Une forte concentration des toponymes en *Kafr* dans le Delta apparaît déjà dans les sources médiévales. Actuellement cette concentration géographique persiste, mais on en trouve une dizaine dans les environs du Caire (Le Caire et Ǧīza) et une trentaine en Moyenne-Égypte (Banī Swayf, Fayyūm et Minyā) sur un total de 596. Il est également intéressant de noter que dans le recensement de 1885 [34] on dénombre une dizaine de villages en *Kafr* peuplés exclusivement par des gens désignés comme Bédouins, et une trentaine habités par des sédentaires comme par des Bédouins. À la fin du XIX^e^ siècle les villages en *Kafr* constituent le témoignage d'une sédentarisation progressive, et parfois assez ancienne de tribus arabes qui se sont surtout installées dans le Delta, dans des terres agricoles. Le terme en lui-même suggère déjà que lorsqu'on s'installe dans un *Kafr* (village), le nomadisme n'est plus qu'un souvenir lointain.

[26] C'est une possibilité qu'évoque Amélineau pour le village Kufūr al-Ṣūliyya dans le *markaz* de Banī Mazār, dont le nom antique aurait été Nikafar (Ramzī II, 3, p. 219).

[27] Par exemple, Kafr al-Birāmūn près d'al-Birāmūn dans la province d'al-Daqahliyya.

[28] A. Grohmann, *Arabic Papyri in the Egyptian Library* IV, n° 275, l.1. Le *Dayr Šanūda* se trouvait dans la *kūra* de Ḥayz Šanūda, au sud d'Anṣinā.

[29] La bande de terres cultivables sur la rive orientale du Nil est très étroite à cette hauteur de la vallée.

[30] Chez al-Nābulsī on ne trouve aucun toponyme en *Kafr*, alors que chez Ibn Mammātī il y en a 6, plus 2 en *Kufūr*.

[31] Par exemple, Kafr Bawīṭ.

[32] Ibn Duqmāq : 12 dont 5 avec des toponymes non arabes, 4 avec des noms arabes, et 3 incertains.

[33] Ibn al-Ǧīʿān : 15, dont la plupart sont formés de noms arabes (au moins 7 et peut-être 11)

[34] *Recensement général de l'Égypte*, tome II, publié par le ministère de l'Intérieur, Le Caire, 1885.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

NAZLA :

Ce terme se rattache à la notion de campement, lieu « où l'on descend » et évoque quelque chose de plus précaire, de plus éphémère, que les toponymes en *Kafr*. Il est également à mettre en relation avec l'installation de groupes de nomades, avec la sédentarisation de Bédouins ; il semblerait que nous avons là le témoignage d'une sédentarisation plus récente. Les quelques toponymes en *Nazla* que Ramzī classifie comme « anciens », c'est-à-dire antérieurs à la conquête ottomane, sont en fait des localités qui ont changé de nom et qui sont devenues des unités administratives indépendantes récemment [35]. Ce terme n'apparaît quasiment pas dans les sources médiévales à l'exception de deux exemples chez Ibn Mammātī. Ramzī donne d'assez nombreux exemples où un village, connu sous un nom dans les sources médiévales, disparaît en tant qu'unité administrative, puis réapparaît comme *Nazla* dans les cadastres du XIX^e^ siècle. Dans ces cas on peut parler de *repeuplement*, ou d'un indice concernant la mise en valeur de terres qui avaient été abandonnées. La quasi-totalité des toponymes en *Nazla* se trouvant en Moyenne-Égypte [36], on pourrait déduire qu'il s'agit de la marque de certaines populations arabes qui ont investi le paysage de cette région depuis la fin de l'époque ottomane, et s'y installent plus durablement pendant le XIX^e^ siècle [37].

NAĞ', NUĞŪ' :

Il s'agit encore d'un terme qui se traduirait par village ou hameau [38]. Il précède le plus souvent un nom propre de personne ou de tribu, parfois une indication géographique (Nağ' Ğazīrat Fāw, Nağ' al-Markab), et quelques rares fois un toponyme ancien (Nağ' Bardīs). On peut noter que dans son dictionnaire géographique, Ramzī ne considère aucune des localités en *Nağ'* comme « ancienne » et les classe toutes avec les villages postérieurs à la conquête ottomane. En effet, les auteurs médiévaux ne mentionnent non plus aucun toponyme en

[35] Comme par exemple Nazlat Ğarrīs (province d'al-Minyā), qui est connu dans les sources médiévales sous le nom d'al-'Askariyya. Ce nom a survécu jusqu'au milieu du XX^e^ siècle, dans les appellations de *Ḥūḍ*-s d'irrigation des terres de l'actuel Nazlat Ğarrīs et des villages voisins. Il a figuré dans les listes fiscales jusqu'en 1224 H, fut rattaché à Ğarrīs en 1230 H, puis redevint unité administrative indépendante en 1230 H, au XIX^e^ siècle donc (Ramzī II, 3, p. 180-181).

[36] La carte de la *Description de l'Égypte* les toponymes en *Nazla* abondent en Moyenne-Égypte, la plupart étant situés à la lisière du désert. D'après les représentations données sur ces cartes, il s'agit de véritables hameaux, et non de simples campements arabes qui eux, sont signalés par un symbole particulier, le plus souvent sans nom.

[37] Ceci ne pourrait être confirmé que par des études portant sur cette région au XIX^e^ siècle. Le recensement de 1845 est en cours d'exploitation par une équipe égypto-française de chercheurs (université du Caire - CEDEJ), et apportera certainement des renseignements supplémentaires sur les populations bédouines, nomades ou non.

[38] Le dictionnaire d'arabe égyptien de Badawi & Hinds (Beyrouth, 1986) précise qu'il s'agit d'un terme qui désigne tout particulièrement des villages initialement peuplés par des Bédouins, et que c'est un terme propre à la Haute-Égypte.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Naǧʿ. Les toponymes en *Naǧʿ* et *Nuǧūʿ* sont (à quelques rares exceptions près) tous situés en Haute-Égypte. Les recensements de 1885 et 1917 font apparaître quelques petits villages en *Naǧʿ*; le recensement de 1885 qui signale habituellement la présence de populations bédouines, n'en fait pas état pour ces derniers. Il s'agit donc de petites unités administratives, peu nombreuses encore au début de ce siècle, auxquelles reste néanmoins rattaché le souvenir d'un passé bédouin (ou arabe).

ABŪ :

Les toponymes en *Abū*, terme arabe par excellence [39], apparaissent petit à petit dans les sources médiévales: nous trouvons deux exemples chez al-Nābulsī, 7 chez Ibn Mammātī (plus 66 avec Bū), 15 chez Ibn Duqmāq, 37 chez Ibn al-Ǧīʿān. Un papyrus bilingue arabe et grec du Ier/VIIe siècle parle des habitants d'un lieu nommé Abū Maʿrūf [40], exemple rare d'une si haute époque. La majorité de ces toponymes sont formés avec des noms arabes, et on les trouve souvent associés à une autre composante toponymique comme Ǧazīra, Ṣafṭ, Maḥalla, Kūm, Dayr. Mais dans les sources les plus anciennes, ces toponymes en *Abū*, à l'apparence tout à fait arabe cachent souvent un toponyme antique, non arabe, qui a été « arabisé » à une époque difficile à déterminer. Abū Ṣīr remonte à l'égyptien ancien [41], ainsi que Abū Ǧirǧ (Pakerkè) [42]; Abūtīǧ dérive du grec [43]. Abū Ǧandīr serait la forme arabisée du nom copte Babīǧ Andīr [44]. Ce dernier exemple nous permet de suivre l'évolution de l'arabisation progressive d'un toponyme. Chez Ibn al-Ǧīʿān, al-Nābulsī et Yāqūt on trouve le toponyme sous sa forme la plus proche du copte, Babīǧ Andīr, alors que chez Ibn Mammātī, c'est sous sa forme actuelle, arabisée en Abū Ǧandīr qu'il est donné. Les informateurs de ce dernier lui ont peut-être transcrit le nom du village en question d'après sa prononciation locale, coutume orale qui ne sera officialisée réellement que quelques siècles plus tard. On ne peut donc pas affirmer que la totalité des toponymes en *Abū* sont postérieurs à la conquête arabe. Certes un grand nombre des villages avec un toponyme en Abū portent le nom d'un *Šayḫ* local, d'un propriétaire terrien, d'un héros quelconque (comme Abū Zayd al-Hilālī) mais l'existence d'un nombre significatif de toponymes égyptiens transformés par l'adjonction

[39] *Abū,* « père de », ou « qui a la qualité de ». Par exemple, Abū Šanab, « qui est moustachu » (toponyme dans le Fayyoum, recensement 1885). Certains sont des anthroponymes (Abū Bakr, Abū l-Fidā'), d'autres sont plutôt des qualificatifs qui font référence à quelque chose de caractéristique de la région, ou de sa topographie, ou des cultures (Abū l-Ġayṭ, Abū Ḏurra, Abū l-Ġār). Quelquefois la deuxième partie reprend un toponyme ancien, non arabe (Abū Dinqāš).

[40] R.G. Khoury, *Chrestomatie de papyrologie arabe*, Leyde, 1993, n° 48, l. 4. Abū Maʿrūf, village situé dans la *kūra* de Qahqaw, et dont quelques-uns des habitants portent des noms indiquant qu'il s'agit de chrétiens. Il pourrait s'agir de l'appellation arabe d'un village qui par ailleurs, a gardé un nom à consonance plus égyptienne.

[41] « Maison d'Osiris ».

[42] Parfois le *Abū* est une sorte d'arabisation de l'article égyptien *pꜣ*, copte *Pa*, qui a pu se transformer en *Abū*. Ainsi Abū Ǧirǧ viendrait de Pakerkè, *Kerkè*, « fondation » en égyptien ancien plus l'article.

[43] Apothêkê.

[44] Chez Ibn Mammātī, p. 103. Ibn al-Ǧīʿān, p. 152. Yāqūt I, 487.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

d'un *Abū* dénote une *arabisation*, assez précoce [45], du paysage toponymique égyptien plutôt que l'influence de groupes de bédouins arabes, sédentarisés ou non.

BANĪ :

Des remarques semblables sont valables pour les toponymes en *Banī* [46]. Certains ont une apparence tout à fait arabe mais cachent en réalité un toponyme antique « arabisé » [47]. Mais la plupart des toponymes en *Banī* sont tout de même à rattacher à des tribus arabes. Chez al-Nābulsī on n'en trouve qu'un seul [48]. Notons que par al-Nābulsī nous connaissons les noms des tribus qui étaient installées dans le Fayyoum ou dans ses zones limitrophes, mais que par ailleurs les noms de ces tribus n'apparaissent jamais dans les toponymes du Fayyoum en Abū ou Banī. Chez Ibn Mammātī, en revanche, la plupart des toponymes en Banī (35) comportent des noms de tribus [49], ainsi que chez Ibn al-Ǧīʿān (33).

AWLĀD :

Les toponymes en Awlād [50] sont rares dans les sources médiévales [51], mais ils apparaissent dans la carte de la *Description de l'Égypte*. Compte tenu de la proportion peu élevée de ces toponymes actuellement, comparés à ceux en *Kafr*, *Nazla*, ou *Šayḫ* par exemple, ainsi que de leur distribution géographique assez précise (la partie orientale du Delta, et la rive orientale du Nil, dans la région d'Asyūṭ et Sūhāǧ) on peut penser qu'il s'agit de toponymes concernant quelques vagues d'installation de tribus arabes très circonscrites, installées dans la région à l'époque ottomane.

[45] Les sources médiévales, dont par exemple le papyrus mentionné ci-dessus, montrent l'existence de toponymes en Abū à des époques où la langue copte n'était pas encore totalement tombée dans l'oubli. Mais cet exemple est peut-être exceptionnel. Par ailleurs, les sources de l'époque ayyoubide, comme Ibn Mammātī et Yāqūt, donnent quand même suffisamment d'exemples pour que l'on puisse parler de « précocité ». Il est vrai que la rareté des sources des hautes époques (toulounide par exemple, et même fatimide) rendent notre démonstration assez fragile, et nous font parfois raisonner par intuition, ce qui est évidemment assez délicat.

[46] *Banū, Banī*, « fils de », terme utilisé pour désigner le nom d'un clan ou d'une tribu, par exemple, Banū Hilāl de la geste hilalienne, ou Banū Umayya, qui donna son nom à la dynastie omeyyade.

[47] Banī Swayf : d'après Amélineau et Ramzī il s'agit d'une ultime transformation d'un ancien nom égyptien, Pouphisa, qui devint Manfuswiya (Manqūsna chez Ibn Duqmāq), puis Banmaswiya et enfin au XVI^e^ siècle fut « arabisé » en Banī Swayf.

[48] Banī Barrī.

[49] Tall Banī Tamīm, Minyat Banī Ḥammād, Kūm Banī Marās, Bīša Banī Kulāyb, Ḥiṣṣat Banī ʿAṭiya, Birkat Banī Maṭrūd, Maḥallat Banī Wāqid, par exemple.

[50] *Awlād,* « les fils, les gens », « de la famille ». En toponymie, ce terme est le plus souvent employé avec un anthroponyme (Awlād ʿAlī, Awlād ʿUṯmān), plus rarement avec un nom de clan.

[51] On repère 3 chez Ibn Mammātī, et quelques-uns parmi les *Manāšī* mentionnés chez al-Nābulsī (Munša'at Awlād Abū Zikrī, p. 175, l. 3, ou Munša'at Awlād Zaydān, l. 5, par exemple).

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ŠAYḪ ET SĪDĪ :

Les communes aux toponymes en *Šayḫ* et *Sīdī* ne sont pas très nombreuses (37 et 17) aujourd'hui, ce qui contraste un peu avec la quantité innombrable de ces toponymes qui peuplent les cartes au 1/50 000 ou au 1/100 000. La plupart des *Šayḫ*-s et *Sīdī*-s étant des tombes de saints, de personnages vénérés ou mythiques, souvent avec des nécropoles plus ou moins importantes qui s'étendent tout autour [52], il est en effet assez rare que le site prenne de l'importance d'un point de vue administratif et acquiert le statut de commune (*nāḥiya*). Ramzī classe un certain nombre de villages en *Šayḫ* comme étant anciens mais encore une fois il s'agit de l'appellation récente d'un site occupé anciennement. Ceci est d'autant plus courant que dans le paysage égyptien on remarquera qu'une nécropole ou la *qubba* d'un *Šayḫ* vient souvent s'installer sur la butte formée par les ruines d'un site ancien. La mémoire d'un site peut se perpétuer dans le temps par la sacralisation du lieu, ou par sa mythification.

MAḤALLA :

Ce terme [53] apparaît dans la toponymie dès le III^e^/IX^e^ siècle, dans un papyrus. Chez al-Nābulsī on n'en trouve aucun exemple alors que chez Ibn Mammātī (73), Ibn Duqmāq (48), et Ibn al-Ǧīʿān (53), ils abondent ; en fait, les toponymes en *Maḥalla* sont tous situés dans le Delta, avec une concentration dans le Delta oriental. On note également que rares sont les toponymes en *Maḥalla* formés avec des toponymes non-arabes anciens. On a là l'exemple d'une vague d'arrivée de peuplement arabe relativement précoce (nombre élevé de *Maḥalla* déjà chez Ibn Mammātī), qui s'est sédentarisée rapidement, et qui resta cantonnée dans le Delta. Cela pourrait correspondre à l'arrivée de nombreuses familles arabes du groupe de Qays (Banī Naṣr, Sulaym, Muḍar, ʿĀmir, Afna', Huwāzin), à l'époque omeyyade que mentionnent al-Kindī et al-Maqrīzī [54].

[52] Voir à ce sujet l'article de Christian Décobert dans ce même volume, et ses recherches sur les *Šayḫ*-s et les saints, leur signification et implantation géographique.

[53] *Maḥalla*, lieu d'arrêt, station, ou camp, ou quartier d'une ville.

[54] Al-Kindī, *Kitāb al-wulā'a wa kitāb al-quḍā'a*, édité par R. Guest, réédition, Le Caire, Dār al-Kitāb al-islāmiyya, s. d., p. 76-77 ; al-Maqrīzī, *Kitāb al-mawāʿiẓ wal-iʿtibār bi ḏikr al-ḫiṭaṭ wal-'āṯār*, réédition de l'édition de Būlāq, Beyrouth, Dār Ṣādir, s. d., I, p. 80-81 et id. *Al-Bayān wal-i''rāb ʿammā bi arḍ Miṣr min al-'Aʿrāb,* édité par ʿAbd al-Maǧīd ʿĀbidīn, Dār al-muʿarifa al-ǧāmiʿiyya, Alexandrie, 1989, p. 66-69.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

MUNŠA'A, MANŠIYYAT :

Chez al-Nābulsī on trouve 66 toponymes en Munša'a [55] dont un peu plus de la moitié sont construits avec des substantifs ou des noms propres arabes, et les autres sont rajoutés à un toponyme égyptien déjà existant. La racine *n š ʾ* évoquant l'acte de fondation, de développement, il semble que nous ayons ici un bon exemple de toponymes qui rappellent l'installation de groupes d'arabes, près de villages déjà existants, et ceci à une époque relativement haute. D'ailleurs al-Nābulsī précise à plusieurs reprises que telle *Munša'a* connue avec le toponyme ancien est également connue sous un nom de personne ou de famille [56]. Il indique également que la plupart de ces *Munša'a* sont des petits hameaux, à peine peuplés. Ibn Mammātī ne donne que 14 dans ses listes, ce qui confirme le fait que la plupart de ces toponymes concernent des hameaux ou des unités fiscales peu importantes. Chez Ibn Duqmāq et Ibn al-Ǧīʿān on en trouve respectivement 20 et 22. Par contre, les papyrus ne fournissent aucun exemple : les *Munša'a* apparaissent dans les sources vers le XIII[e] siècle, prennent d'abord le nom du village ancien le plus proche, puis changeront facilement de nom en fonction des familles qui viendront les peupler. Le plus souvent le nom arabe survivra aux dépens du nom égyptien, qui survivra peut-être ailleurs, dans une localité plus ancienne.

ZĀWIYA :

Le terme *zāwiya* indique en général la présence d'une petite mosquée, un lieu de prière, ou le *maqām* d'un *šayḫ* avec des installations nécessaires pour l'enseignement. Il s'agit d'un terme dont le sens varie selon les époques et les lieux. Au Moyen Âge, la *zāwiya* est également un lieu d'accueil pour les voyageurs soufis. On retrouve le terme dans la toponymie, généralement associé à un nom propre (de personne). Il n'apparaît que tardivement dans les sources médiévales, en tant que toponyme (Ibn Duqmāq). Au Fayyoum au XIII[e] siècle on ne rencontre aucun toponyme en *Zāwiya* mais al-Nābulsī signale qu'il existe dans cette contrée un village dans lequel se trouvent une *Zāwiya-Ribāṭ* et une mosquée [57]. On pourrait se demander si les toponymes actuels en *Zāwiya*, toujours situés dans la partie occidentale du pays, ne seraient pas en relation avec l'arrivée de groupes d'Arabes libyens, parfois liés à des confréries, comme par exemple la Sanoussiyya. Si ceci demeure pour l'instant hypothétique, il ne paraît pas excessif de lier ces toponymes aux grandes pistes qui reliaient la vallée du Nil au Maghreb, et à certaines époques à l'Afrique occidentale, dont certaines passent par les oasis du désert occidental.

[55] La racine *naš'a* évoque les actions de créer, émerger, se développer, installer, fonder. Le dictionnaire de Badawi & Hinds définissent le terme *Munša'a*, *Manšiyya* (pl. *Manāšī*), comme « village construit récemment », ou « banlieue ».

[56] Par exemple, Munša'at Aqlūl, connue sous le nom de Munša'at Ibrāhīm al-Ǧaʿfarī (p. 174, l. 24-25), ou Munša'at Iṭsā, également connue sous le nom de Munša'at Awlād Bukayr (p. 174, l.26).

[57] Munša'at ʿAbdallah al-Quḥāfī, sur les terres d'Aṭfīḥ Šallā, al-Nābulsī, p. 176.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

DAYR :

Le terme *Dayr* [58] sous-entend l'existence d'un ensemble monastique dans la localité, dans le passé ou encore de nos jours. Actuellement la quasi-totalité des communes en *Dayr* sont situées dans les provinces d'al-Minyā et d'Asyūṭ. Certaines sont formées avec un nom de personnage (Dayr Abū Ḥinnis), mais la majorité sont suivies d'un autre toponyme (Dayr al-Ǧarnūs, Dayr al-Quṣayr, Dayr Samālūṭ). La plupart des toponymes en *Dayr* sont des installations anciennes (pré-ottomanes).

Al-Nābulsī énumère 13 monastères (*Dayr*) dans le Fayyoum de l'époque ayyoubide mais ne mentionne aucune localité au toponyme en *Dayr*. À la même époque à peu près, Ibn Mammātī nomme 21 toponymes en *Dayr* dans sa liste des unités administratives, « communes » (*nawāḥī*) province par province, tous, à deux exceptions près, situés en Moyenne ou en Haute-Égypte. Il ne me semble pas trop hardi de conclure qu'un toponyme en *Dayr* a une lourde signification religieuse au XIII^e^ siècle. La population de l'Égypte est encore fortement chrétienne à ces époques, notamment en Haute-Égypte. Les toponymes en *Dayr* dans ces régions sous-entendent très certainement qu'il s'agit de villages à proximité de monastères, ou dépendant de ceux-ci. Le même commentaire semble pouvoir s'appliquer au XIV^e^ et au XV^e^ siècles [59], même si l'activité a dû décliner dans certains parmi eux. Dans le recensement de 1917 [60] qui indique la religion de tous les habitants recensés, on remarquera que parmi les quelques villages avec une population chrétienne importante on retrouve plusieurs villages avec un toponyme en *Dayr* [61]. Quelques exemples viennent néanmoins prouver qu'il est impossible de tirer des conclusions concernant la religion ou une éventuelle origine ethnique (égyptienne ou arabe) même dans un cas aussi marqué que celui-ci, car certains villages au toponyme en *Dayr* ont au contraire une population très majoritairement musulmane [62].

MANYAL :

Ce terme arabe pour « nilomètre » est forcément particulier à l'Égypte puisqu'il dérive du mot Nil. Aujourd'hui on trouve une dizaine de toponymes formés avec ce terme, quelques-un dans le Nord de la vallée, la plupart dans le Delta, alors que Ramzī en avait recensé une cinquantaine (disparus ou contemporains). Dans les listes médiévales, ce terme apparaît

[58] *Dayr*, « monastère, couvent chrétien ».

[59] Sur les 19 toponymes en *Dayr* mentionnés chez Ibn Duqmāq, 5 sont des monastères cairotes (Miṣr), 2 se trouvent dans le Delta et le restant en Moyenne ou Haute-Égypte. Les proportions sont sensiblement équivalentes chez Ibn al-Ǧīʿān, sauf que celui-ci ne parle pas des couvents de la capitale.

[60] *The Census of Egypt taken in 1917*, vol. I, Ministry of Finance, Statistical Department, Le Caire, 1920.

[61] Dayr Abū Ḥinnis : 50 musulmans pour 2 413 chrétiens, Dayr al-Baršā, 121 musulmans pour 1 715 chrétiens. Dayr al-Ǧanādla, 2 551 chrétiens pour 4 175 musulmans, (province d'Asyūṭ).

[62] Dayr al-Quṣayr, 2 613 musulmans pour 79 chrétiens, Dayr Mawās, 8 662 musulmans pour 2 311 chrétiens (province d'Asyūṭ).

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

surtout à l'époque mamelouke [63]. Ramzī considère toutes les localités ayant un toponyme en *Manyal* comme anciennes [64] (c'est-à-dire créées avant la conquête ottomane). Notons que de nombreux toponymes anciens en *Manyal* ont disparu : la localité en question s'est amenuisée et a été rattachée à une autre unité administrative [65], ou l'ancien toponyme a été remplacé par un autre toponyme [66], ou bien la composante en *Manyal* est tombée en désuétude, ou a été remplacée par autre chose [67]. En revanche, il est fort intéressant pour l'histoire des campagnes égyptiennes, de noter que parmi les toponymes en *Manyal* qui figurent dans les sources médiévales, et qui ont disparu, nous avons plusieurs cas où le nom peut avoir survécu dans l'appellation d'un bassin d'irrigation [68]. Ceci concerne particulièrement l'historien dans la mesure où cela permet parfois de localiser ou d'identifier des noms de lieux qui figurent dans des sources anciennes mais qui avaient disparu de la toponymie actuelle.

Les papyrus (dont la plupart datent du IIe-IVe s./VIIIe-Xe s.) et les papiers arabes (plutôt Ve/XIe s.) fournissent également des exemples de toponymes dont il faut tenir compte. La très grande majorité des toponymes que l'on rencontre dans ce type de documents sont non arabes [69]. Les premiers toponymes arabes apparaissent dans les sources papyrologiques à partir du IIIe/IXe siècle (Maḥalla...), mais surtout au IVe/Xe siècle [70]. Quand l'arabe commence à faire son apparition dans la toponymie, vers le IIIe/IXe siècle, il s'agit souvent de termes en relation avec le paysage rural et l'organisation de l'irrigation : les plus nombreux sont les toponymes en *Sāqiya* (al-Muftāḥ, Hurayr, Qulteh, Baʿdān), en *Ǧazīra, Ǧisr, Qantara, Ḫalīǧ*. Ceci nous renseigne plutôt sur l'utilisation de l'arabe par les habitants de la vallée du Nil, que sur l'arrivée de groupes arabes. Les toponymes « mixtes » sont fréquents (Ǧisr Adluqāneh, Sāqiyat Bahmū) ; quelquefois des termes coptes furent simplement traduits en arabe. Il est vrai que l'image que nous avons à travers ces documents que sont les papyri ne reflète pas forcément la réalité quotidienne. La plupart des papyri qui fournissent des toponymes sont des documents administratifs, donc écrits par des agents de l'État, des lettrés, musulmans

[63] 17 chez Ibn Duqmāq, et 21 chez Ibn al-Ǧīʿān. Ibn Mammātī donne un toponyme en *Manyal* (Manyal al-Bāsik) dans la province al-Aṭfīḥiyya.

[64] Sauf Manyal Ġayḍān qu'il considère comme « moderne », car est apparu comme unité administrative indépendante au début de l'époque ottomane (Ramzī, *op. cit.*, vol. II, fasc. 3, p. 169).

[65] Par exemple, Manyal al-ʿAṭš, qui figurait comme unité administrative et fiscale chez Ibn al-Ǧīʿān (Aʿmāl al-Minūfiyya), dans le *waqf* du sultan al-Ġūrī de 911 H, comme étant situé aux limites de Sirwahīt, près de Fīšā al-Ṣuġrā, et dans le cadastre de 1228 H en temps que « champs non clôturés ». Cette localité a été absorbée par la commune de Fīšā, mais le toponyme Manyal al-ʿAṭš subsistait encore dans le nom d'un bassin dans les années 1930 (Ramzī, *op. cit.* vol. 1, p. 425).

[66] Par exemple, Manyal Barhūš devient Manāḫla.

[67] Manyal ʿAlī devient Banī ʿAlī, ou Manyal al-ʿAyyāš qui devient Minyat al-ʿAyyāš.

[68] *Ḥūḍ*, terme signifiant bassin, ou cuvette, et qui en Égypte est employé pour désigner le bassin d'irrigation souvent créé par un système de digues transversales entre la vallée et le Nil, ou entre des canaux. Par exemple Manyal al-ʿAṭš, voir note 65, ou Manyal al-Šūka (al-Minūfiyya), Manyal Banī Ḥabīb, dans les terres de Bardanūhā dans la province d'al-Minyā. (Ramzī, vol. I, p. 424-425).

[69] Par exemple, dans les publications de A. Grohmann, *Arabic Papyri in the Egyptian Library*, (6 volumes, Le Caire, 1934-1974) on compte 306 toponymes non arabes pour 18 arabes et 15 mixtes.

[70] Quelques exceptions existent, comme le Abū Maʿrūf noté plus haut, voir note 40.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pour la plupart [71], et en tout cas arabisés. Peut-être les termes arabes que nous voyons dans ces documents n'étaient-ils pas encore utilisés dans l'usage courant. Les papyri donnent l'impression d'une Égypte totalement imprégnée d'arabe dès les hautes époques (VIII^e, IX^e siècles), impression qu'il conviendrait peut-être de nuancer selon que l'on envisage l'Égypte des lettrés, ou l'Égypte de ses paysans, probablement assez peu habitués à l'écrit. Mais ceci est une autre histoire...

Une grande partie des toponymes purement arabes rencontrés dans les papyri sont relatifs à des quartiers de villes comme al-Fusṭāṭ ou al-Ašmūnayn [72]. On en trouve également quelques-uns dans les campagnes comme al-Nuwayra, al-ʿAskariyya, al-Rašīda, al-Ḥamdiyya, mais par rapport aux toponymes non arabes leur nombre est insignifiant. Ceci reflète le côté essentiellement urbain que présentait la culture arabo-musulmane des premiers siècles après la conquête arabe avant de s'étendre dans les campagnes.

Des toponymes en *Qaṣr, Kūm, Burǧ, Ḫarāb* (sous diverses formes) commencent à faire une timide apparition dans les papyri arabes. Ils font partie d'un groupe de toponymes arabes qui évoquent souvent le souvenir d'une installation ancienne, de vestiges, sous une forme ou une autre. Parfois ils gardent dans leur toponyme le souvenir du nom ancien [73]; souvent on les trouve associés à un nom plus ou moins mythique: Kūm al-Nūr [74], Kūm al-Rāhib [75], Qaṣr Qārūn, Ḫarāb Wardān [76] ou un qualificatif qui laisse sous-entendre une accumulation archéologique: Kūm al-Ḥaǧar, Kūm al-Šuqqāfa, Umm al-Burayǧāt [77], ou des couleurs qui tranchent avec l'environnement habituel: Kūm al-Aḥmar, al-Aḫḍar. Ces toponymes deviennent assez fréquents dès le XIII^e siècle [78]. Il apparaît qu'au moment des mutations qu'a connues le paysage rural égyptien, des bourgs, ou des lieux de dévotion se sont lentement éteints, mais que le souvenir populaire gardait souvent une trace de ces anciens sites dans sa mémoire collective qui se traduisit sous une forme ou une autre dans la toponymie. Comme, par ailleurs jusqu'au X^e siècle, les papyri fourmillent de toponymes non arabes non identifiés, on a l'impression que c'est quelque part entre la fin du X^e siècle et la fin du XII^e - début XIII^e que se situe ce moment de transition.

[71] Certes l'administration est pendant un certain temps restée entre les mains de chrétiens, mais dès le IX^e siècle l'État essaie de placer systématiquement des musulmans, arabes ou arabisés, dans les postes-clés de l'administration fiscale.

[72] Comme par exemple Saqīfat Ǧawād, Sūq Barbar, Ǧāfiq, Ḫaṭṭ Ḥammām Ṭabarī, Zuqāq al-Saqqa'īn.

[73] Comme Kūm Išqāw (province de Sūhāǧ en Haute-Égypte), du Tschkôou copte, par exemple.

[74] Christian Décobert, ainsi que le père M. Martin ont constaté que le fait de nommer un site *al-Nūr*, «lumière», est souvent le signe d'une certaine vénération locale pour le lieu, «vénération» qui découle parfois d'une occupation ancienne de celui-ci.

[75] *Rāhib*, «le moine».

[76] *Qārūn* et *Wardān* sont des noms de rois mythiques dont il est parfois question dans la littérature portant sur les origines de l'Égypte, et ses merveilles.

[77] *Ḥaǧar*, «pierres», *Šaqaf, Šuqāfa*, «tessons», *Burǧ, Abrāǧ, Burayǧ, Burayǧāt*, «tours, petites tours».

[78] 38 *Kūm* et 15 *Tall* chez Ibn Mammātī, 5 *Burǧ* (ou autres formes) chez Ibn Mammātī, 4 chez Ibn Duqmāq, 2 *Ḫarāb* (ou *Ḫarāba, Ḫirba*) chez al-Nābulsī, 14 chez Ibn Mammātī, 6 chez Ibn Duqmāq et 8 chez Ibn al-Ǧīʿān.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

La toponymie égyptienne comporte encore de nombreux termes arabes que je n'ai pas abordés ici, dont certains qui apparaissent dans les sources médiévales comme *Umm,* [79] *Ḥiṣṣa* [80], *Ġāba* [81], *Kanīsa* [82], *Maʿṣara* [83], *Raml* [84], *Bi'r* [85]. D'autres toponymes purement arabes sont formés par un seul nom propre, souvent en relation avec un personnage connu, ou une tribu. Al-Ğaʿāfara dans le Fayyoum, par exemple, doit son nom à la tribu des Ğaʿāfara, présents en Égypte depuis au moins le XIII^e^ siècle [86]. Le village apparaît dans les sources ottomanes sous ce nom, et Ramzī pense qu'il s'agit du village connu dans les textes médiévaux sous le nom d'Aqlūl [87]. Ramzī donne par ailleurs plusieurs exemples où des villages connus sous des noms égyptiens ont changé de nom pour un toponyme plus arabe, ceci souvent à l'époque ottomane [88]. Quand le changement de nom a eu lieu à des époques plus hautes il est parfois difficile d'identifier les anciens toponymes avec les villages actuels. Parfois le nouveau toponyme a gardé un souvenir de son ancien nom dans une composante du nom, comme par exemple un Minyat Ṭubayl qui fut rattaché à Minyat Suwayd qui devient ainsi Minyat Suwayd wa Ṭubayl ; plus tard le nom de Ṭubayl fut oublié, et Minya se contractant en Mīt [89], cela donna Mīt Suwayd [90]. Parfois, pour le bonheur des historiens, certains auteurs comme al-Nābulsī ou Ibn al-Ğīʿān, précisent que tel village est également connu sous tel autre nom [91]. À force de se pencher sur la question de la toponymie on s'aperçoit à quel point le changement de toponyme a été quelque chose de fréquent dans le paysage égyptien. Celui-ci peut avoir résulté de vicissitudes administratives, de transformations démographiques (vagues de migrations, crises, guerres, abandon de terres) ou tout simplement résulté des caprices d'un grand notable local qui voulut laisser son nom à un village ou à un domaine.

[79] *Umm*, « mère de », terme souvent employé pour indiquer une qualité ou aspect.

[80] *Ḥiṣṣa*, « concession, portion de terre allouée » ; différents termes sont employés avec un sens semblable selon les époques et le contexte (urbain, agricole) ; au moment de la conquête arabe les portions allouées aux compagnons de ʿAmr et leurs clans dans la ville d'al-Fusṭāṭ furent appelées *Ḫiṭṭa*.

[81] *Ġāba,* « terres basses, ou forêt, bois ».

[82] *Kanīsa*, « église ».

[83] *Maʿṣara,* « pressoir », le plus souvent utilisé à propos des pressoirs à sucre, mais également en relation avec les pressoirs à huile.

[84] *Raml* « sable » ; terme assez fréquent en toponymie, comme par exemple Kūm al-Raml.

[85] *Bi'r*, « puits » ; en toponymie ce terme se retrouve surtout dans le désert, sur les pistes, ou dans les oasis.

[86] Les *Ğaʿāfara* font partie des tribus mentionnées par al-Nābulsī dans le Fayyoum.

[87] Ramzī II, 3, p. 81-82.

[88] Il est possible qu'un toponyme ait pu être utilisé depuis un certain temps déjà avant d'apparaître à l'écrit dans les sources. M. Ramzī qui avait accès à des archives d'époque ottomane concernant les provinces note souvent que dans tel ou tel registre (comme par exemple *daftar al-muqāṭaʿāt* de l'an 1071 H) les villages sont mentionnés avec leur anciennes et nouvelles appellations.

[89] Le terme *Minya* est d'origine copte et signifie « port, lieu où l'on accoste, embarcadère ». (G. Roquet, *Toponymes et lieux-dits égyptiens enregistrés dans le dictionnaire copte de W.E. Crum*, *BEC* X, IFAO, Le Caire, 1973, p. 8, n° 61.) À l'époque arabe ce terme a continué d'être très fréquemment employé dans la toponymie, souvent sous sa forme contractée, Mīt, en particulier dans le Delta.

[90] Ramzī II, 1, p. 237. Villages situés dans la province d'al-Daqahliyya.

[91] Comme par exemple, dans le Fayyoum, Manšiyyat Ibn Zikrī, également appelé Manšiyyat Ḥalfā (Ibn al-Ğīʿān, p. 158) que l'on retrouve dans le dictionnaire géographique de Ramzī comme Minša'at Ḥalfā (II, 3, p. 87).

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Quand on regarde les explications que donnent parfois les historiens ou les chroniqueurs arabes pour tel ou tel toponyme, on remarquera qu'il leur arrive assez fréquemment d'attribuer à des toponymes antiques une signification qui est en relation avec la conquête arabe du pays, ou avec la généalogie mythologique arabe. En Moyenne-Égypte nous avons un certain nombre de toponymes pré-islamiques pour lesquels le récit épique de la conquête de la région par les Arabes, *Futūḥ al-Bahnasā* [92], donne des étymologies « arabes ». Par exemple, la ville de Qays en Moyenne-Égypte dont le nom en copte est Kais, l'ancienne Kynopolis : l'auteur de ce récit ignore le nom antique de la ville et le rattache à un général arabe, Qays, qui aurait participé à la conquête du pays et assiégé cette place [93]. Une explication semblable est donnée pour le nom du village de Maymūn [94]. Pour quelques villages, au contraire on fait remonter à la conquête arabe l'origine de leurs toponymes, arabes, alors qu'en réalité il s'agit vraisemblablement de toponymes plus récents [95]. Ces quelques exemples montrent comment un auteur anonyme médiéval cherche à rattacher à un épisode glorieux du passé arabe du pays certains toponymes du paysage, des anciens comme des plus récents. L'important ici n'est pas le manque d'historicité de ces légendes, mais le fait que les narrateurs arabes ont cherché à s'approprier le paysage à travers quelques toponymes. Parfois c'est plutôt à un passé biblique que les anciens Arabes ont cherché à relier l'apparition de certains toponymes, ce passé représentant un fond mythologique commun pour les *Gens du Livre*. Le grand nombre de toponymes dans les campagnes en Mūsā (Moïse), Yūsuf, Danyāl, ou les légendes rattachées à certains sites, reflète une volonté de rattacher ce que l'on devine antique aux personnages de la tradition biblique et coranique. Parmi les exemples classiques, notons celui d'*al-Fayyūm* auquel est rattaché le rôle de Joseph, de l'ange Gabriel dans le creusement du canal (le Baḥr Manhī ou Baḥr Yūsuf) et l'aménagement de canaux secondaires dans la dépression naturelle du Fayyūm, ce qui allait permettre l'irrigation pérenne de cette région : la construction aurait duré 1 000 jours, « *alf yawm* » en arabe, d'où, *al-Fayyūm*. Ce terme vient en réalité du copte *Ph-yôm*, « le lac ». Celui-ci, parmi tant d'autres, me paraît constituer un exemple intéressant d'appropriation du paysage, et de son histoire, par les conquérants. Nous avons une sorte de double arabisation, par la langue, et par la légende.

Ces quelques réflexions nous ont permis de constater que le toponyme arabe apparaît malgré tout assez tôt dans le paysage égyptien, les premiers exemples datant du I^er^/VII^e^ siècle. Le conquérant arabe cherchera dès le début à marquer le pays dans lequel il s'implante, mais le toponyme arabe ne va pas supplanter le toponyme égyptien ancien. Parfois il y aura

[92] Voir à ce sujet l'article de Ch. Décobert dans ce même volume.

[93] *Futūḥ al-Bahnasā*, édition française par É. Galtier, Mémoires publiés par l'IFAO. tome 22, Le Caire, 1909, p. 124.

[94] *Ibid.*, p. 118. D'après Ramzī le village d'al-Maymūn correspondrait au toponyme copte de Phou Enniamîou (vol. 2, fasc. 3, p. 127-128).

[95] Comme par exemple *Zohra*, dont le nom viendrait d'un combattant appelé Zuhayr qui s'était installé dans le village (*Futūḥ al-Bahnasā*, p. 124). En fait, ce toponyme vient de Ğazīrat Zahrā', « l'île des fleurs » ; jusqu'à présent rien ne permet de le faire remonter à la conquête arabe, ni les sources médiévales, ni d'éventuels vestiges archéologiques.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

des juxtapositions, avec la création de toponymes « mixtes ». Souvent ce toponyme mixte donnera place à un toponyme où la composante égyptienne sera remplacée par un anthroponyme arabe. Parfois il y aura traduction, et certaines régions verront aussi des créations totalement indépendantes des toponymes anciens. Les changements seront fréquents, notamment dans les toponymes aux noms de tribus. Mais chaque petite région semble garder un stock ancien de toponymes égyptiens qui constituent pendant longtemps quelques noyaux irréductibles. En même temps la toponymie étudiée dans un contexte historico-géographique permet de repérer quelques mouvements de sédentarisation de populations bédouines. Mais il demeure difficile d'identifier ces populations à travers la toponymie seule. Celle-ci comporte tant de strates, et paraît étonnamment mobile quand on l'examine de près. L'étude de la toponymie d'une manière globale nous permet en quelque sorte de deviner les contours d'une Égypte assez fortement marquée par la présence et la culture des Arabes, et l'émergence d'un paysage bien arabisé dès le XIII^e siècle. Ensuite, c'est l'analyse des toponymes, cas par cas, qui permettrait de mieux cerner le contexte historique précis auquel ils se rattachent. Il ressort tout de même de ces quelques réflexions, qu'il y a eu une volonté d'appropriation du terroir égyptien, et des noms qui y sont rattachés, par le nouvel arrivant qu'était l'Arabe. Cette volonté se manifestait donc par la traduction de termes coptes en arabe, ou parfois leur arabisation, ou souvent par le rattachement des toponymes à un passé biblique commun aux *Gens du Livre*, ou à un ancêtre mythique arabe. La toponymie arabo-égyptienne est en fait très riche en exemples de ce genre. Nous avons constaté que c'est une certaine arabisation presque insensible, très progressive, qui s'est pratiquée. Mais par ailleurs la volonté qu'ont eu les historiens arabes d'accentuer les liens de l'Égypte avec le passé biblique nous fait penser à une sorte de mouvement réciproque : créations de liens avec la tradition arabe à partir d'éléments « autochtones », et inversement, une récupération de l'Égypte antique à travers la tradition coranique [96]. La toponymie constitue un des aspects de l'émergence d'une culture arabo-égyptienne, et égypto-monothéiste.

[96] Voir à ce sujet l'article de M. Cook, « Pharaonic History in Medieval Egypt » in *Studia Islamica* 57, 1983, p. 67-103.

AnIsl 30 (1996), p. 21-40 Sophia Björnesjö
Quelques réflexions sur l'apport de l'arabe dans la toponymie égyptienne.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net